



# La maison, entre le ciel dont je viens peut-être, et la terre où je vais sûrement

E. FIAT

PHILOSOPHE, UNIVERSITÉ PARIS-EST MARNE-LA-VALLÉE RESPONSABLE DU MASTER D'ÉTHIQUE MÉDICALE.

Nourrir un homme ce n'est pas que remplir un ventre, laver une femme ce n'est pas la même chose que laver une chambre : dans les deux cas, il s'agit d'honorer une personne. Privé de la possibilité même d'exprimer sa reconnaissance, comment les personnes lourdement handicapées pourraient-elles se sentir encore membre de la communauté des hommes, et ne pas en tirer les conséquences ? Alors, veillons à ce que ces personnes reçoivent jusqu'au bout l'abri d'une maison qui ne soit pas qu'un logement, mais leur coin du monde, entre le ciel dont ils viennent peut-être, et la terre où bientôt sans doute il leur faudra bien aller...

**MOTS CLÉS :** Dignité – Logement – Maison – Éthique médicale – Personnes fragilisées – Philosophie.

## THE HOUSE, BETWEEN THE SKY, FROM WHENCE I MAY COME AND THE EARTH WHERE I WILL SURELY GO

To feed a man is not just to fill his stomach, to wash a woman, is not the same thing as washing a bedroom: in both cases, it concerns honouring the person. Without the possibility of even expressing himself, how may severely handicapped people maintain the feeling that they are members of the community of man, and not draw the relevant conclusions. So let us ensure that these people receive until the end, the shelter of a house that is not only a lodging but *their corner of the world, between the sky from whence they may come, and the earth where they will undoubtedly need to go...*

**KEYWORDS:** Dignity – Housing – House – Medical ethic – Fragile people – Philosophy.

Très belles vraiment sont les premières lignes de *Croc Blanc*, où Jack London dit l'homme le plus inquiet de tous les vivants, celui qui en raison de sa pauvreté en instinct peine à trouver sa place dans le monde :

*Car le mouvement répugne au Wild [1] et la vie lui est une offense. Il congèle l'eau pour l'empêcher de courir à la mer ; il glace la sève sous l'écorce puissante des arbres jusqu'à ce qu'ils en meurent et, plus féroce encore, plus implacablement, il s'acharne sur l'homme pour le soumettre à lui et l'écraser. Car l'homme est le plus agité et le plus inquiet de tous les êtres, jamais en repos et jamais las, et le Wild hait le mouvement. [2]*

Car si sa richesse en instinct permet à l'animal de trouver sans même avoir besoin de les chercher les chemins de sa vie, l'homme est en revanche l'animal désorienté, l'animal inquiet.

## L'animal désorienté

*Dés-orienté*, parce qu'ayant perdu cet orient que les animaux ont reçu de la nature sous forme d'un instinct qui est un guide sûr dans la vie. Tellement désorienté qu'il est « à l'ouest », et tellement à l'ouest, tellement, qu'il a même perdu le nord. Et *inquiet* en ceci qu'il n'est jamais en repos (l'inquiétude, c'est l'incapacité d'être en repos puisque quiétude vient du latin *quies, quietis* qui veut dire repos [3]). L'homme, c'est l'animal inquiet. Étrange formule dira-t-on, qui présuppose que les animaux ignorent l'inquiétude. Or nous avons tous en tête des images de l'inquiétude animale : c'est l'épagueul breton qui marque l'arrêt ; l'écurveuil qui se cache derrière le tronc de l'arbre avant que de passer la tête, les muscles tendus dans l'attente de ce qui va survenir ; l'oiseau qui sent avant l'homme l'orage à venir... Et certes ! Mais il semble que cette

inquiétude animale surgisse toujours sur un fond de quiétude, parce que sa richesse en instinct donne à la bête un socle de stabilité tel, qu'elle n'a pas à se demander ce que c'est que de vivre. L'inquiétude animale n'est donc que superficielle, pelliculaire, périphérique, accidentelle, contingente. L'inquiétude humaine en revanche est profonde, nucléaire, essentielle, nécessaire ; elle fait partie de notre condition. L'homme n'est donc jamais durablement en repos puisque son fond même ne l'est pas. L'homme est l'être qui vient au monde sans avoir reçu le mode d'emploi du monde. Il va donc falloir qu'il l'invente.

Et il resterait en effet interdit, perdu, éprouvant une sorte de vertige devant l'infinité des possibilités qui s'ouvrent à lui à chaque pas qu'il fait dans le monde s'il n'avait inventé et transmis ces *habitudes* qui l'aident à se tenir debout. Les habitudes, c'est précisément ce qui dans la vie humaine supplée

à l'absence d'instinct, ce qui tient lieu d'instinct chez l'être qui en manque tant, et on peut dire nos habitudes : ces spontanéités acquises qui éviteront que nous ayons à nous poser la douloureuse question du « Que faire ? » à chaque pas que nous ferons dans la vie.

Au nombre de ces habitudes, contractées dans l'enfance et permettant à l'homme d'échapper au vertige du possible, l'habit ainsi que l'habitat (et on rappellera que habitude, habit et habitat viennent tous trois du mot latin *habitus*). Aucun de nous n'a oublié cette maison des origines, qui quand bien même elle se serait limitée à un petit et précaire appartement, nous a marqués à tout jamais : des odeurs, un entrecroisement de rayons et d'ombres... Nous n'avons rien oublié au fond de nous-mêmes de ce lieu où nous avons appris l'usage du monde. Car comme le dit superbement Bachelard [4] auquel nous empruntons le titre de cette causerie, « la maison n'est pas qu'un logement. Elle est notre coin du monde, le lieu où l'on nous avons protégé notre rêverie », entre le Ciel d'où nous venons peut-être et la terre où nous allons sûrement.

Habitudes, habits, habitats : c'est grâce à eux que nous avons appris le monde, au point d'en devenir apparemment « comme maîtres et possesseurs », dissimulant fort habilement notre part de précarité, de fragilité, de dépendance, de vulnérabilité, d'inquiétude.

Mais il arrive que cette part se manifeste à nouveau, en particulier à l'occasion d'une de ces maladies de l'esprit qui font semble-t-il perdre à l'homme progressivement tout ce qu'il avait appris. Ce que Rousseau avait fort bien exprimé, qui pourtant n'a jamais entendu parler de la maladie d'Alzheimer :

*Pourquoi l'homme seul est-il sujet de devenir imbécile ? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, et que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis et qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme, rependant par la vieillesse ou*

*d'autres accidents tout ce que sa perfectibilité lui avait fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même ? [5]*

Alors grande est la tentation pour nos contemporains de « ranger » le dérangé, de « placer le déplacé, celui dont les mots, les gestes, le mouvement sont jugés déplacés par les autres : il crie, reste immobile (syndrome de Diogène) ou erre, crie, mange ses excréments, n'éteint pas le gaz... Attention : loin de nous l'idée de faire du « maintien à domicile » un dogme. L'épuisement d'une famille, l'attente solitaire d'une visite sont choses douloureuses. Parfois, l'entrée en institution est nécessaire, et elle peut être heureuse quand elle n'est pas déchirure de ce qui reste du tissu social [6], et quand à la personne âgée est laissée la liberté de s'approprier le lieu. Mais justement : cette essentielle appropriation du nouvel habitat, du nouvel habit, des nouvelles habitudes n'est possible que si l'irréductible singularité de la personne âgée est respectée, qui si on ne réduit pas sa maison à un simple logement, son habit à un simple vêtement, ses habitudes à une simple routine technique, afin que même le malade désorienté, tellement à l'ouest qu'il a perdu le nord trouve encore un refuge pour son âme et un asile pour son cœur.

### **Car l'habit n'est pas qu'un vêtement**

Les hommes ne sont pas faits pour porter toujours des uniformes. En témoigne l'admirable texte où Diderot disait regretter sa vieille robe de chambre, faite à lui comme il était fait à elle, signalant l'écrivain car toute tâchée d'encre, et pestait contre la nouvelle, qui toute neuve et belle qu'elle puisse être, l'engonce et le « mannequin »... Mais citons intégralement ce très beau texte :

*Pourquoi ne l'avoir pas gardée ? Elle était faite à moi ; j'étais fait à elle. Elle moulait tous les plis de mon corps sans le gêner ; j'étais pittoresque et beau. L'autre, raide,*

*empesée, me mannequin. Il n'y avait aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât ; car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre était-il couvert de poussière, un de ses pans s'offrait à l'essuyer. L'encre épaissie refusait-elle de couler de ma plume, elle présentait le flanc. On y voyait tracés en longues raies noires les fréquents services qu'elle m'avait rendus. Ces longues raies annonçaient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille. A présent, j'ai l'air d'un riche fainéant : on ne sait qui je suis.*

*Sous son abri, je ne redoutais ni la maladresse d'un valet, ni la mienne, ni les éclats du feu, ni la chute de l'eau. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre ; je suis devenu l'esclave de la nouvelle.*

*Le dragon qui surveillait la toison d'or ne fut pas plus inquiet que moi. Le souci m'enveloppe.*

*Le vieillard passionné qui s'est livré, pieds et poings liés, aux caprices, à la merci d'une jeune folle, dit depuis le matin jusqu'au soir : Où est ma bonne, ma vieille gouvernante ? Quel démon m'obsédait le jour que je la chassai pour celle-ci ! Puis il pleure, il soupire.*

*Je ne pleure pas, je ne soupire pas ; mais à chaque instant je dis : Maudit soit celui qui inventa l'art de donner du prix à l'étoffe commune en la teignant en écarlate ! Maudit soit le précieux vêtement que je révère ! Où est mon ancien, mon humble, mon commode lambeau de calemande ?*

*Mes amis, gardez vos vieux amis. Mes amis, craignez l'atteinte de la richesse. Que mon exemple vous instruisse. La pauvreté a ses franchises ; l'opulence à sa gêne.*

*O Diogène ! si tu voyais ton disciple sous le fastueux manteau d'Aristippe, comme tu rirais ! O Aristippe, ce manteau fastueux fut payé par bien des bassesses. Quelle comparaison de ta vie molle, rampante, efféminée, et de la vie libre et ferme du cynique déguenillé ! J'ai quitté le tonneau où je régnaï, pour servir sous un tyran. Ce n'est pas*

→ tout, mon ami. Ecoutez les ravages du luxe, les suites d'un luxe conséquent.

*Ma vieille robe de chambre était une avec les autres guenilles qui m'entouraient. Une chaise de paille, une table de bois, une tapisserie de Bergame, une planche de sapin qui soutenait quelques livres, quelques estampes enfumées, sans bordure, clouées par les angles sur cette tapisserie ; entre ces estampes trois ou quatre plâtres suspendus formaient avec ma vieille robe de chambre l'indigence la plus harmonieuse.*

*Tout est désaccordé. Plus d'ensemble, plus d'unité, plus de beauté.*

*Une nouvelle gouvernante stérile qui succède dans un presbytère, la femme qui entre dans la maison d'un veuf, le ministre qui remplace un ministre disgracié, le prélat moliniste qui s'empare du diocèse d'un prélat janséniste, ne causent pas plus de trouble que l'écarlate intruse en a causé chez moi.*

### Et de même la maison n'est pas qu'un logement

Aussi luxueux soit-il, le logement est un lieu anonyme, dans lequel on ne se sent pas bien tant qu'on n'a pu le faire sien, se l'approprier. Ainsi en va-t-il du logement soviétique, inhospitalier à l'intimité et au secret [7]. Une maison, c'est d'abord un lieu privé, dont on ne ferme pas la porte seulement pour ne pas être volé [8], mais parce qu'il permet que se déploie l'intimité.

Et ce qui distingue la maison du logement, c'est que l'espace y est hétérogène : la cave n'est pas le grenier, l'air n'est pas le même dans la chambre et dans l'entrée, la lumière de la cuisine n'est pas celle de l'escalier. Dans la maison, la cave et le grenier représentent ce que nous avons chassé, caché, expulsé de notre vie. Mais comme nous l'a appris Bachelard, le statut de ces deux lieux n'est pas le même : la cave est une réserve pour le futur, quand le grenier est une réserve pour le passé. Dans la cave sont entassées les richesses qui per-

mettront d'affronter l'avenir : les légumes, le bois, le vin ; le grenier quant à lui s'enrichit, non périodiquement comme la cave, mais à longueur des saisons, de ce qui est désuet et ne servira plus, à moins que la mode en vienne à aimer le désuet... Rappelons-nous nos émotions d'enfant l'enfant lorsqu'il fallait aller à la cave, apporter la lumière là où il n'y en a pas : on y descendait avec une lanterne ou une bougie. Dans ce lieu où s'opère la lente transformation des éléments (dans le silence, le vin vieillit), ne cesse de se préparer ce qui, remonté à la lumière, à nouveau sur la table, nourrira les habitants. On remarquera que ce n'est pas pour rien que les logements construits dans les sociétés totalitaires étaient sans caves, et sans greniers ! C'est là que la famille hospitalière cache le juif poursuivi, le dissident pourchassé.

Et comme on était bien dans ces maisons d'enfance, quand bien même elles eussent transgressé toutes les normes de sécurité produites par toutes les ANAES possibles et imaginables en matière d'hygiène, de salubrité, de conformité électrique ! Un entrecroisement d'ombre et de lumière, des odeurs, des bruits indiquaient que la maison elle-même vivait, et par là invitait à la rêverie, permettait le recueillement. Refuge de l'intimité, elle est le lieu de ressource qui permet d'envisager une activité tout en ayant la possibilité de se retirer pour être dans un chez soi.

Il nous semble donc que l'essentiel soit d'abord de respecter le choix de la personne âgée (l'une, lourdement handicapée, veut rester chez elle ; l'autre, qui ne l'est qu'à peine, souhaite l'entrée en établissement), en lui fournissant une gamme de possibilités qui soit la plus large possible. Etre attentif à la fois à la singularité de toute personne, et aux contraintes qui sont celles de l'organisation collective est donc un objectif exaltant. L'essentiel ? Que la personne âgée ait l'impression d'avoir un « chez soi », qu'il soit celui de sa maison même, ou qu'il se réduise à sa

chambre, voire à un espace de la chambre si les mouvements autonomes deviennent plus difficiles.

Et l'on se rappellera que *domos* en grec et *domus* en latin indiquent toujours le chez soi, comme entité sociale incarnée par le *dominus*, le maître de maison. Le personnage dit *dominus* a autorité sur sa *domus* : il la représente, il l'incarne, il est le « maître de céans ». Comme le dit Perla Serfaty-Garzon, « dans son domicile, l'habitant a le sentiment d'être souverain, d'exercer un droit d'usage sur un territoire qui lui est propre. L'emboîtement de la souveraineté, de la durée et de la légalité, qui font du domicile le symbole de l'inscription sociale de l'habitant, en fait aussi le repère principal de son identité sociale, dont la perte est ressentie comme une chute hors du champ social légitime, dans les marges de la société. L'expression "sans domicile fixe" véhicule alors les connotations à la fois tragiques et socialement infamantes de cette perte » [9].

On voit donc bien comment à partir de sa racine latine *domus*, le domicile se différencie des mots logement, toit, habitat, qui renvoient plutôt au fait d'être à l'abri.

Car comme le dit Bernard Ennuyer, le domicile est aussi un lieu d'identité psychique individuelle parce qu'il permet de définir un espace intérieur, intime au sens de ce qui est au plus profond de nous-mêmes, un lieu que l'on peut rendre inaccessible aux autres, physiquement ou psychologiquement, pour s'y constituer notre moi à l'abri des influences et éventuellement des menaces ou des attaques du dehors. La maison est donc bien un endroit à part de la plupart des autres lieux qui sont des lieux collectifs (entreprises, lieux dits publics, hôpital, hébergement dit collectif, lieux de loisirs, commerçants, etc.). On fait corps avec son domicile, et même « corps et âme », ce qui renvoie aux dimensions physiques et psychiques du chez soi, comme le dit encore Bachelard : « la maison, plus encore que le paysage est un « état d'âme » » [10], « L'espace habité est

le non-moi qui protège le moi» [11]. La maison qui constitue un chez-soi est surtout selon Bachelard un espace onirique, un espace de rêveries, qui permet l'unification du sujet. Parce que les souvenirs du monde extérieur n'auront jamais la même tonalité que les souvenirs de la maison [12], sans la maison nous dit-il encore, l'homme serait « un être dispersé ».

Il y a donc comme le dit si bien Michel Faessler une « impalpable conjoncture qui lie le soi et le chez soi », et le reconnaître est invitation à tenter de bâtir pour la personne âgée quelque chose comme du « sur mesure », de l'individuel, du subjectif, et même du singulier.

On terminera en rappelant que **la chambre n'est pas qu'un dortoir**, et que l'homme n'est pas fait pour dormir dans un simple dortoir, mais dans une chambre : la chambre n'est pas que le lieu où l'on dort, mais le lieu où se déploient les secrets des rêves et ceux de l'amour. Tristesse de la chambre d'hôtel (si l'on y est seul bien sûr...), quand bien même elle serait luxueuse ! Ce lieu anonyme ne nous est pas hospitalier tant que nous n'avons pas pu le faire nôtre, le « privatiser » par quelques gestes, tels la disposition d'une photographie, d'un objet familial.

Longtemps interne, le conférencier qu'on écoute se souvient de ces dortoirs où la surveillance n'avait d'autre but, au fond, que de rendre parfaitement semblables tous les lits. Suivant un modèle militaire, l'internat bâti sous la III<sup>e</sup> République niait soigneusement la singularité des jeunes hommes que nous étions. Rappelons que la tradition philosophique distingue entre le particulier et le singulier : par définition même, la particularité est partie d'un tout qu'on nomme la généralité ; mais le singulier, lui, désigne l'unique [13], l'irréductible, et même dans la langue de la Comtesse de Ségur, l'étrange, l'inquiétant. Dans le dortoir les internes sont priés d'oublier, de lisser toutes leurs singularités : même dessus de lit pour tous, même coiffure, uniforme, inter-

diction de singulariser son espace par quelque signe que ce soit...

Mais à cette entreprise d'homogénéisation et d'uniformisation, deux dieux grecs nous aidaient à résister : Eros et Hypnos, qui liés l'un à l'autre nous ouvraient l'espace de l'imaginaire, cette caverne d'Ali Baba où chacun choisissait les images dont il composerait un monde bien à lui, son monde, celui de ses rêves, de ses désirs et de ses rêveries. Rien d'étonnant dès lors que nos surveillants nous imposent à tous les mêmes horaires : c'était pour lutter contre l'influence du dieu du sommeil ; et rien d'étonnant qu'une fois éteintes les lumières ils sillonnent les allées munis de torches électriques, pour veiller à ce que nos mains se trouvent bien au-dessus et non pas au-dessous des draps [14] : c'était pour lutter contre l'influence du dieu de l'amour.

La chambre n'est donc pas qu'un dortoir, mais le refuge ultime de l'intimité. Et de même, l'armoire n'est pas que le lieu où l'on range les vêtements : ce qui donne à l'armoire son essence, c'est le contraste entre la blancheur des draps et l'ombre, c'est l'odeur de lavande, ce sont les lettres qu'on y a cachées, ou l'argent, c'est cette dimension d'attente et de secret, et ouvrir une armoire c'est toujours dévoiler une intimité, et presque la profaner : rapport bien connu du secret et du sacré. Ce n'est donc pas pour rien que c'est dans le lieu le plus reculé que se trouve le « saint des saints » : il n'y a pas d'intériorité sans secret, c'est à partir du secret que se constitue l'intériorité.

Une chambre, ce n'est donc rien d'autre qu'un intérieur qui protège l'intériorité : et voilà pourquoi, là encore, la « mise aux normes » de la chambre d'un établissement de long séjour n'est que perte de temps et d'argent, quand elle se limite à agrandir « l'espace vital » de son hôte, sans rompre en rien la solitude et cette impression mortifère que sa propre vie ne compte plus pour personne : une petite chambre

peut devenir très grande quand on y parle avec quelqu'un ! Les murs se dilatent quand on raconte sa vie à quelqu'un que cela intéresse !

Une maison, une chambre, un habit : en voilà assez pour que l'homme même le plus perdu continue d'habiter le monde. Mais pour ce faire, résistons à la mécanisation du soin, à laquelle, à l'heure de la « T2A », nos gouvernants semblent vouloir nous contraindre. De cette mécanisation du soin, de cette soumission de la singularité du vieillard à un protocole homogène, Cocteau nous semble avoir magnifiquement parlé. Hospitalisé et contraint de suspendre le tournage de *La Belle et la Bête*, Cocteau eut encore la force de tenir son *Journal*. Et d'écrire à la date du samedi 27 octobre 1945 :

*Etrange psychologie que celle des bonnes sœurs. La véritable bonté leur est interdite. Un mécanisme de bonté la remplace. Le moindre geste de l'âme leur est impossible comme à nombre de comédiens le moindre geste en dehors du rôle qu'ils jouent (ramasser un chapeau qui tombe en scène, etc.) Les bonnes sœurs soignent la chambre du malade. Elles ne soignent pas le malade. Son cas est trop individuel. Il exigerait de l'initiative. L'initiative fausserait le mécanisme et leur semblerait un crime de lèse-majesté envers le médecin chef. Le malade souffre la nuit. Qu'il attende la visite. C'est un automate drapé de linges qui entre dans la cellule, qui la range et qui en sort.* [15]

On peut imaginer nourrir quelqu'un à l'aide d'une machine [16] ; ou le laver à l'aide d'une autre. La « prise en charge » d'un corps lourd est chose difficile à une frêle infirmière ! Mais alors quelque chose d'essentiel manquerait. Car nourrir un homme ce n'est pas que remplir un ventre, laver une femme ce n'est pas la même chose que laver une chambre : dans les deux cas, il s'agit d'honorer une personne. On ne remercie d'ailleurs pas une machine. Privé de la possibilité même

- d'exprimer sa reconnaissance, comment la personne lourdement handicapée pourrait-elle se sentir encore membre de la communauté des hommes, et ne pas en tirer les conséquences ? Alors risque de se perdre le sentiment même de dignité, quand bien même nous penserions que la dignité, elle, ne se perd pas, et est intrinsèque à la personne humaine, quels que soient son état, ses performances, ses facultés. Et ceci, parce qu'une machine ne saurait rompre le sentiment de solitude, et même souvent l'aggrave. Alors veillons sur les plus à l'ouest de nos frères. Et veillons à ce qu'ils reçoivent jusqu'au bout l'abri d'une maison qui ne soit pas qu'un logement, mais *leur coin du monde, entre le ciel dont ils viennent peut-être, et la terre où bientôt sans doute il leur faudra bien aller...* ■



## RÉFÉRENCES

- [1] Terme générique qui désigne la nature glacée de l'Amérique du Nord, notamment l'Alaska.
- [2] J. London *Croc Blanc*, Paris, Hachette, Le Livre de Poche, 1976, p. 18-19.
- [3] D'où les boules du même nom...
- [4] Bachelard, *Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1982, p. 34.
- [5] Rousseau, *De l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, GF, 1995, p. 46.
- [6] Sous la forme de l'entrée en une maison de retraite de banlieue, sans transports aisés permettant les visites...
- [7] Rappelons le rapport que fait la langue allemande, entre le lieu à soi (*Heim*), et le secret, l'intime, le préservé (*Geheimnis*).
- [8] Trotzki écrit quelque part qu'une fois la société communiste advenue, les hommes n'auront plus besoin de serrures ni de clés : suggérant que la clé est l'instrument dont se servent les riches pour priver les pauvres de biens qui devraient être communs, notre auteur en appelle au viol d'un des droits les plus essentiels de l'homme, celui au secret, à l'intime, au privé. Caractéristique classique des pensées politiques totalitaires, qui voudraient que tout dans la vie humaine fût politique : la destruction de la frontière entre le public et le privé.
- [9] P. Serfati-Garçon, *Chez soi. Les territoires de l'intimité*, Paris, Armand Colin, 2003, p.64.
- [10] *La poétique de l'espace, op. cit.*, p.77.
- [11] *Idem*, p.24.
- [12] *Ibidem*, p. 25.
- [13] Rappelons-nous l'émotion qui fut la nôtre lors de ce cours de mathématiques où notre professeur nous apprit l'existence du *singleton*, ce Caliméro géométrique qui n'était lié à aucun autre élément que lui-même et restait seul dans son coin...
- [14] Ils eussent été sous les draps, si proches de l'objet du délit, que grande aurait été la tentation de *se troubler avec la main*, sens exact du mot *masturber*, qui vient du nom latin *manus* qui veut dire la main, et du verbe *turbare* qui signifie troubler. Mais que les esprits chagrins se rassurent ! Il existe d'autres moyens de transformer le dortoir en chambre que la masturbation, et notamment la lecture, sous les draps, avec la lampe électrique ; la lecture, autre vice impuni...
- [15] Jean Cocteau, *op. cit.*, p. 141-142.
- [16] Pareille machine n'était pas très au point du temps des *Temps modernes* de Charlie Chaplin. Mais on peut imaginer que des progrès ont été faits. Et déjà le goutte à goutte...